





**Alain POIRRIER**

**MANTES RELIGIEUSES**

*Polar*

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-227-0272-0

© Alain POIRRIER

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

## 1.

Le capitaine Thomas Harvis vient de terminer une enquête longue et fastidieuse d'escroqueries en bande organisée. Les investigations concernant cette affaire les ont emmenés, ses deux adjoints et lui, aux quatre coins de la France.

Il consulte les derniers dossiers mis sur son bureau pendant son absence, lorsque son téléphone sonne.

— Capitaine Harvis ! annonce-t-il.

— Bonjour capitaine. Ici la salle d'informations. Un appel sur le 17 vient de nous parvenir. Une femme a découvert son père, monsieur Drapier, mort chez lui. Le patron a demandé de vous aviser. Le décès paraît suspect.

— Quelle est l'adresse ? demande Harvis.

— Rue Molière, au numéro deux, rez-de-chaussée gauche. Une patrouille est sur place, lui répond le standardiste.

— Merci, j'y vais.

— J'ai avisé l'Identité Judiciaire ainsi que le Parquet, l'informe le fonctionnaire de permanence.

— Entendu.

Harvis raccroche et passe prendre ses adjoints Pascal et Lucie. Il leur fait part du coup de fil reçu. Le lieutenant Lorna, prenant son arme dans le tiroir de son bureau, fait remarquer que cela fait longtemps qu'ils n'ont pas eu de cadavre.

— Cela va nous changer de nos escrocs, répond le brigadier Bordes en prenant sa sacoche.

— Elle a pris goût aux homicides, lance Pascal en sortant du bureau.

— Non, mais c'est quand même plus intéressant que les escrocs, assure-t-elle.

— Je suis d'accord avec toi ! confie le capitaine Harvis.

Malgré une pluie fine qui tombe depuis deux jours, il y a un

attroupement devant l'entrée de l'immeuble. Les badauds tapent des pieds pour se réchauffer. Harvis aperçoit dans cette foule quelqu'un qu'il connaît bien. L'homme le salue d'un signe de tête portant deux doigts de sa main droite au rebord de son chapeau.

— Demain nous ferons la une du journal, indique le capitaine.

— Pourquoi ? questionne Lucie.

— L'homme que tu vois avec le chapeau gris et le manteau de même couleur, c'est le journaliste Édouard Mons, un fouineur de première.

Une collègue les salue lorsqu'ils arrivent à la porte de l'immeuble.

Harvis lui dit au passage :

— Tu vois l'homme au manteau gris avec un chapeau de même couleur ?

— Oui ! Le journaliste ! répond-elle.

— Tu le connais ?

— Qui ne le connaît pas ? Il a déjà essayé de nous soutirer des renseignements sur cette affaire. Mais Nicolas l'a renvoyé derrière la ligne de sécurité. Il n'était pas très ravi.

— Bien ! Qu'il y reste... Qui est là ? l'interroge Harvis

— Le légiste. Il est arrivé deux minutes avant vous.

— Alors, allons-y !

Dans l'appartement de la victime, le médecin est déjà à l'œuvre. Il est penché sur le corps d'un homme, couché sur le dos, et uniquement vêtu d'un pantalon. Il baigne dans une mare de sang coagulé.

— Bonjour docteur, dit Harvis en le rejoignant.

— Bonjour capitaine, répond le légiste sans lever la tête.

— Comment a-t-il été tué ?

— Poignardé, répond-il en montrant la blessure mortelle. Apparemment une lame fine et ronde qui a touché le cœur. Il s'est vidé de son sang.

À cet instant, Norbert de l'Identité Judiciaire arrive.

— Nous allons pouvoir continuer les constatations docteur, l'I.J. est là.

Pendant que Norbert prend ses photos, Harvis demande à ses adjoints d'interroger les voisins.

— Alors docteur ? questionne-t-il voyant que le légiste a terminé ses observations.

— Il a reçu deux coups. Mais un seul a été mortel. Je vous en dirai plus demain matin après l'autopsie. Vous pouvez faire transporter le corps à la morgue.

— Entendu docteur, à demain... Où est la jeune femme qui nous a avertis ? demande Harvis au gardien.

— La fille du défunt, répond-il. Émilie Drapier, elle a eu un malaise. Une voisine l'a conduite chez elle au premier.

— Merci.

Les constatations terminées, Harvis fait le tour de l'appartement. Il ne constate aucun désordre ni de traces suspectes.

Lucie et Pascal reviennent alors que les pompes funèbres enlèvent le corps.

— Vous avez pu recueillir quelques informations ? les interroge-t-il.

— Quelques-unes, répond Pascal, évasif.

— Quelqu'un a trouvé le couteau ?

— Non ! Pas encore, répond Pascal regardant autour de lui.

— Bien ! Commençons donc par là. Je me charge de l'appartement. Vous deux, cherchez aux alentours : poubelles et caniveaux.

— Comme de bien entendu, tu restes au chaud.

— Privilège du chef... Vous avez interrogé la fille de la victime ?

— Elle est un peu choquée, répond Lucie. Je lui ai tout de même remis une convocation pour demain.

— Bien ! Cherchons cette arme, indique Harvis en commençant ses recherches.

Une demi-heure plus tard, Pascal et Lucie le rejoignent dans l'appartement. Ils n'ont rien trouvé et lui non plus.

Après un déjeuner chez Paul, au bar de la Place, ils se retrouvent dans le bureau d'Harvis.

- Que s'est-il passé dans cet appartement ? s'interroge-t-il.
- La voisine du dessus, commence Pascal, nous a raconté qu'il y a deux jours, Drapier et son voisin, un certain Michel Servant, ont eu des mots. Ils se sont engueulés méchant à propos de la femme de Servant. Elle serait la maîtresse de Drapier depuis quelques temps et apparemment, le mari cocu, mis au courant par une âme bienveillante, est allé demander des explications à son voisin.
- Vous avez interrogé ce voisin ?
- Non, répond Lucie. Il n'y avait personne dans l'appartement. J'ai déposé une convocation pour demain après-midi.
- D'autres personnes sont au courant ?
- Non ! Mais d'après la voisine, cette femme Servant est un sacré numéro. Paraît que ce n'est pas le premier homme qu'elle ramène chez elle pendant l'absence de son mari.
- Cette fois-ci elle en a trouvé un sur place. Apparemment cela ne lui a pas porté chance, renchérit Pascal.
- Hé ! Doucement, nous n'avons aucune raison de penser que c'est le mari trompé qui lui a fait son affaire, réplique Harvis.
- Mais ça fait de lui notre principal suspect, précise Pascal.
- C'est tout ce que l'on a pour le moment ?
- Oui ! répond Lucie.
- Ben ce n'est pas lourd... Je vais faire mon rapport au substitut, voir le patron et ensuite je rentre chez moi. On se revoit demain.



## 2.

Suzanne rentre chez elle, il est tard et il fait froid. Une pluie fine et pénétrante tombe, poussée par des bourrasques de vent. La rue est sombre et seuls ses pas sur la chaussée se font entendre. Elle rentre le cou dans le col de son manteau, en frissonnant. « *Vivement que je sois chez moi au chaud* » ! peste-t-elle en accélérant le pas. « *Je n'aurais pas dû rester si longtemps dans ce café, demain je vais avoir du mal à me lever* ». Lorsqu'elle aperçoit l'entrée de son immeuble, elle accélère encore l'allure. Mais d'un seul coup, au coin de la rue, une ombre débouche devant elle. Surprise, elle pousse un cri et percute de plein fouet cette silhouette sombre, chutant sur le trottoir. Elle rage contre l'homme qu'elle a bousculé, et contre elle-même d'avoir été surprise par cette apparition si soudaine.

— Vous auriez pu faire attention ! Regardez où vous mettez les pieds ! dit-elle. Vous pourriez m'aider à me relever au moins, ajoute-t-elle en tendant la main.

L'homme l'aide à se remettre sur pieds.

— Merci, dit-elle en se frottant les genoux et examinant sa mise, afin de voir si elle n'a pas déchiré son manteau.

L'homme ne dit pas un mot. Il l'observe, le visage caché par le rebord de son chapeau.

— Bonne nuit, lui dit-elle en repartant d'un bon pas vers son domicile.

Lorsqu'elle atteint la porte de son immeuble, vingt mètres plus loin, l'homme est toujours au même endroit. Sentant son regard posé sur elle, un frisson de peur la parcourt. Elle s'empresse de s'enfermer chez elle.

Son réveil la sort de son lit douillet. Il pleut toujours. La nuit est encore là, ne laissant sa place qu'à la grisaille de l'hiver. Sept heures trente, son café avalé, elle enfle son imperméable. Son manteau n'étant pas sec de la veille, elle attrape son sac à main,

verrouille sa porte et file prendre son bus au bout de la rue.

Chaque matin, elle rencontre les mêmes personnes dans ce bus qui la conduit au centre-ville. Arrêt République, elle descend et se dirige vers la Chambre de Commerce. Elle y travaille depuis deux ans. Son salaire n'est pas élevé mais cela lui suffit pour vivre correctement, en attendant mieux.

— Bonjour Suzanne, lui dit Alice sa collègue, en l'embrassant. Tu vas bien ce matin ?

— J'ai mal dormi cette nuit. J'ai fait des cauchemars.

— Raconte, demande Alice en lui tendant un café qu'elle a été chercher au distributeur.

— Hier soir, je suis restée au Globe jusqu'à vingt-trois heures, attendant que la pluie cesse.

— Mais ça n'a pas arrêté de la nuit !

— Je sais, parce que lorsque je suis rentrée, j'étais trempée. Mais en arrivant près de chez moi, j'ai eu la peur de ma vie. J'ai percuté un homme de plein fouet.

— Comment t'as fait ? lui demande Alice l'air étonné.

— Il a débouché devant moi comme ça, répond-elle en claquant des doigts. Un instant avant, il n'est pas là, l'instant suivant, il est là. J'allais tellement vite que je me suis retrouvée par terre. Tu crois qu'il m'aurait aidée, même pas. Il a fallu que je le lui demande... Il avait l'air sinistre ce bonhomme, avec son long manteau et son chapeau. Il n'a pas dit un mot, et lorsque je suis rentrée dans mon immeuble, il n'avait pas bougé de place. À cause de lui j'ai fait des cauchemars toute la nuit. Si je le revois, je lui dirai ma façon de penser.

— Et ta soirée au Globe, ça s'est bien passé ?

— La preuve que non, je suis rentrée seule chez moi.

— Il n'est pas venu ?

— Si, mais il n'est resté qu'un quart d'heure, prétextant qu'il avait un dîner familial et que sa femme l'attendait.

— Le goujat, s'exclame Alice. Ma pauvre chérie, il ne te mérite pas. Tu devrais le larguer et te trouver un mec célibataire.

— Je veux bien mais je tombe toujours sur des hommes mariés, soupire Suzanne.

Huit heures trente, les premiers clients arrivent. Suzanne et Alice n'ont plus beaucoup de temps pour discuter. À l'heure du déjeuner, elles se rendent à la cafétéria. Leur discussion pendant le repas porte principalement sur leurs amours. Celles d'Alice sont simples. Elle est mariée, et ses deux enfants, âgés de trois et cinq ans, sont à l'école. Son mari travaille à la mairie du village où ils ont leur maison. Cela fait huit ans qu'elle occupe ce poste de standardiste à la Chambre de Commerce. Les amours de Suzanne sont un peu plus compliqués. Après un mariage raté et un divorce également raté, elle cherche le prince charmant, sachant pertinemment qu'il n'est pas pour elle. Depuis six mois, elle est la maîtresse d'un commercial. Il est marié, deux enfants, et elle sait qu'il ne divorcera jamais, mais elle s'en fiche.

Après le repas, elles vont prendre leur café au bar Le Galon qui se trouve à cinq minutes à pied de leur bureau. Elles aiment bien l'ambiance qui y règne. Elles ont leur place au fond de la salle. Il y a de nombreux clients des bureaux alentour à l'heure du café.

— Vous avez entendu la radio ? demande la serveuse lorsqu'elle apporte leurs cafés.

— Non ! répond Suzanne que s'est-il passé ?

— Il y a eu un meurtre rue Molière. Un homme a été trouvé poignardé.

— Quelle rue dis-tu ? demande Suzanne.

— Rue Molière, juste au carrefour de la rue Lamartine.

— Mais ! C'est près de chez moi. Je connais peut-être la victime. Sais-tu comment il s'appelle ?

— Non, je ne sais pas. C'est un client qui m'en a parlé. Ils l'ont annoncé à la radio.

— Ils ont dit à quelle heure a eu lieu le meurtre ?

— Non, tu sais le journaliste n'est pas entré dans les détails. Ce soir, ils en parleront peut-être à la télé, dit-elle en s'éloignant.

Suzanne ne se sent pas bien, sachant qu'un meurtre a eu lieu dans

son quartier, elle se sent nerveuse. Et puis, elle n'arrête pas de penser à cet homme qu'elle a percuté dans la nuit. Alice la ramène sur terre en lui disant :

— Il serait peut-être temps de retourner travailler.

Suzanne a passé une mauvaise journée. Non seulement les clients ont été impatients mais elle revoit sans cesse cette ombre. Pour couronner le tout, il recommence à pleuvoir. Elle n'a qu'une seule idée en tête : rentrer se mettre au chaud chez elle. Dix-huit heures, elle embrasse Alice pour lui dire au revoir. Elle se presse de prendre son bus qui la dépose au bout de sa rue. Elle allonge le pas pour rentrer chez elle, baissant la tête pour affronter la pluie. Elle est à vingt mètres de la porte de son immeuble lorsqu'elle heurte de plein fouet une silhouette noire.

### 3.

Le lendemain de la découverte du corps sans vie de Drapier, en montant au quatrième étage du commissariat pour rejoindre son bureau, le capitaine Harvis trouve sur le palier une jeune fille les yeux rougis de chagrin.

— Mademoiselle Émilie Drapier ? demande-t-il.

— Oui.

— Je suis le capitaine Harvis. Je suis chargé de l'enquête concernant la mort de votre père. Merci de vous être déplacée ce matin.

Une fois installée dans son bureau, elle lui pose la question :

— Vous savez qui a fait ça ?

— Pour l'instant nous n'avons que des soupçons mais l'enquête ne fait que débiter... Savez-vous si quelqu'un en voulait à votre père ?

— Non, qui lui en voudrait au point de le tuer ?

— Quelle était sa profession ?

— Réceptionniste chez Fumeron, le transporteur routier.

— Depuis longtemps ?

— Cinq ans, il me semble.

— Depuis combien de temps habitait-il cet appartement ?

— Environ cinq mois. Depuis que ma mère est partie. Je l'ai hébergé quelques temps avant qu'il trouve ce logement. Mais je n'ai qu'un studio.

— Savez-vous s'il avait une amie ?

— Non, mais s'il avait eu une liaison, je pense qu'il m'en aurait parlé.

— Vous a-t-il parlé d'une madame Servant ?

— Non, qui est-ce ?

— Sa voisine, et il semblerait qu'il ait eu une liaison avec cette femme.

— Je n'étais pas au courant. Vous me surprenez !

— D'après les dires d'une voisine, votre père aurait eu une aventure avec cette femme. Nous allons nous renseigner plus avant pour confirmer cette information.

— Capitaine !

— Oui ?

— Quand pourrai-je disposer de mon père ?

— Demain sûrement. Le Procureur donnera son accord afin que l'on puisse vous remettre le corps.

— Merci capitaine ! Surtout tenez-moi au courant si vous trouvez l'assassin, dit-elle en fondant en larmes lorsqu'elle franchit la porte du bureau, sans se retourner.

— Je n'y manquerai pas mademoiselle. Au revoir.

Après avoir raccompagné la jeune femme, Harvis retrouve Lucie et Pascal qui viennent de rentrer de l'autopsie.

— Alors cette autopsie ? demande-t-il.

— Rien de bien sensationnel, répond Pascal. Le médecin a confirmé ce qu'il avait déjà dit : deux coups dont un seul mortel, celui porté sur le côté gauche. D'après la forme de la blessure, il semblerait que l'arme du crime soit un tournevis cruciforme. Le toubib pense que l'auteur du coup mortel était contre la victime.

— L'autre coup, ajoute Lucie est superficiel. Il a été donné dans le dos au niveau de la hanche.

— Même de très près, continue Pascal la victime devait tenir son assassin serré contre lui. Pas d'autre blessure. Les prélèvements sont dans le frigo. L'I.J nous transmet l'album photos dès que possible. Nous aurons le rapport du légiste demain soir.

— Servant, ajoute Lucie, est convoqué pour cet après-midi, quinze heures, nous avons le temps d'aller déjeuner.

— Très bonne idée, lance Pascal. Cette histoire m'a mis en appétit. Après le déjeuner ils se retrouvent dans leurs bureaux. Vers quinze heures, l'accueil annonce au capitaine que Servant est arrivé. Il charge Lucie de l'interroger, Pascal et lui l'assisteront. Harvis pense qu'il sera mal à l'aise en face d'une femme.

L'homme qui entre dans le bureau est petit et de forte corpulence.

Son regard est fuyant. Il n'est pas à l'aise sur la chaise que lui désigne Lucie.

— Monsieur Servant, commence-t-elle, où étiez-vous avant-hier vers vingt et une heure ?

— Chez moi, répond-il. Je regardais la télé. Je me suis même endormi sur le canapé tellement le programme était nul.

— Quelqu'un était-il avec vous ?

— Non ! Le mardi c'est le jour où Arlette, ma femme, va voir sa mère. Elle dort chez elle et ne revient que le lendemain soir.

— Donc personne ne peut confirmer que vous étiez chez vous à l'heure où monsieur Drapier a été assassiné ?

— Non personne ! À part mon poisson rouge.

— Ne plaisantez pas monsieur Servant, l'enjoint Lucie. Si je vous demande votre emploi du temps, c'est que nous avons été informés que votre épouse avait une relation intime avec votre voisin. Étiez-vous au courant ?

Servant ne répond pas. Il baisse les yeux. Il est nerveux et mal à l'aise, malgré son attitude décontractée.

— Monsieur Servant ! Je vous ai posé une question, répète Lucie. Répondez !

— Je ne sais pas de quoi vous parlez. Arlette ne me trompe pas.

Lucie reformule sa question en ajoutant :

— Tout l'immeuble est au courant. Vous avez dû en avoir des échos. Je suppose que cela n'a pas dû vous faire plaisir ?

— Non, je vous assure, ma femme n'a pas d'amant.

Il a dit ces dernières paroles en haussant le ton, en se levant de sa chaise.

— Calmez-vous, intervient Pascal en posant ses mains sur les épaules de l'homme, le rassurant sur la chaise un peu durement.

— Continuez à nier ne vous sert à rien, continue Lucie. Nous savons la vérité et vous, vous savez que votre femme est infidèle. Qu'elle couchait avec votre voisin. Vous l'avez appris, il y a trois jours, et vous êtes allé le trouver pour lui dire de laisser votre femme tranquille. C'est bien comme cela que ça s'est passé ?